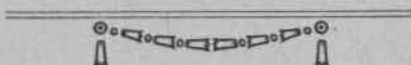


INSTITUT DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE THIERS

(Fondation Dosne, 27, Place Saint-Georges)



INSTITUT DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE THIERS

(Fondation Dosne, 27, Place Saint-Georges)

INAUGURATION

du Fonds Napoléonien

FRÉDÉRIC MASSON

et du Fonds Slave

LOUIS LEGER

Allocutions de M. HENRI DEHÉRAIN

Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut

et de M. HENRI MALO

Bibliothécaire de la Bibliothèque Thiers



INSTITUT DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE THIERS

(Fondation Dosne, 27, place Saint-Georges)

INAUGURATION

du Fonds Napoléonien FRÉDÉRIC MASSON

et du Fonds Slave LOUIS LEGER

L'inauguration du fonds napoléonien Frédéric Masson et du fonds slave Louis Leger a eu lieu le mercredi 16 juin 1926, sous la présidence de M. Raphaël-Georges Lévy, président de l'Institut. La séance a été ouverte à deux heures et demie. Étaient présents : M^{me} Frédéric Masson, M. Lefebvre de Béhaine, M. Cottin, M^{me} Louis Leger, M. et M^{me} André Leger et leur fils, M. Abel Leger, représentant les familles des donateurs ; M. René Doumic, Mgr Baudrillart, MM. Hannotaux, Georges Lecomte, de Nolhac, Cagnat, Omont, Cuq, Huart, Aimé Puech, Bazy, Daniel Berthelot, Paul Janet, d'Ocagne, Girault, Lyon-Caen, Lacour-Gayet, Marion, membres de l'Institut, M^{me} la maréchale Foch, M^{me} René Doumic, ainsi qu'une centaine de personnes qui avaient répondu à l'invitation de M. le président de l'Institut.

Allocution de M. Henri DEHÉRAIN

Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous avons eu l'honneur de vous inviter à venir à la Bibliothèque Thiers pour inaugurer deux importantes collections de livres, qui lui ont été récemment léguées. Deux membres de l'Institut, M. Frédéric Masson, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et M. Louis Leger, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, animés chacun pour sa part, d'un même désir, de favoriser, après eux, l'essor des études auxquelles ils avaient consacré leur vie, ont laissé à cette Bibliothèque, l'un sa collection d'ouvrages napoléoniens, l'autre sa collection d'ouvrages sur les littératures et l'histoire des peuples slaves.

Nous avons pour premier devoir d'adresser à leur mémoire l'expression de notre profonde reconnaissance pour l'incalculable enrichissement dont, grâce à cette générosité, la bibliothèque Thiers vient de bénéficier.

I

La maison dans laquelle nous sommes réunis tint, dans les dernières années de l'existence de M. Frédéric Masson, une place de premier plan.

La Bibliothèque d'histoire moderne, que l'Institut de

France doit à la libéralité de M^{me} Félicie Dosne, fonctionnait depuis quelque temps, quand la guerre éclata. Le 8 août 1914, la Commission administrative centrale décida de suspendre le service et d'établir dans les locaux un hôpital auxiliaire. M. Frédéric Masson consentit à assumer la lourde tâche de l'administrer.

Et jusqu'au 31 décembre 1917, pendant quatre ans et quatre mois, assisté de M. Alfred Viot, son adjoint, de Mgr Baudrillart, qui, nonobstant ses charges multiples, voulut bien remplir les fonctions d'aumônier, du D^r Broca, de M^{me} Lucy Miret, infirmière major, et de la courageuse équipe d'infirmières et d'infirmiers qu'il avait réunie, il a dirigé cet hôpital. Combien d'heures de sa vie, et les heures de quelles années, il a passées dans les salles mêmes où nous sommes ! Sur les 998 blessés qui ont été hospitalisés ici, 43 ont succombé en dépit de tous les soins dont ils étaient entourés. Aucun de ces paysans de France, de ces paysans normands, bretons, lyonnais, alsaciens, flamands, périgourdins et champenois n'est parti d'ici sans que M. Frédéric Masson ait manqué, — à ses yeux strict devoir de sa charge volontaire, — de rappeler les circonstances de la vie de celui qui venait de mourir pour la France, circonstances humbles toujours jusqu'au 1er août 1914, et ensuite vaillantes — et maintes fois héroïques. On ne saurait relire sans émotion ces deux volumes : *Discours à l'hôpital* et *Pour les morts* où il a réuni ces allocutions, que l'on pourrait appeler ses oraisons funèbres.

Comment donc ne se serait-il pas attaché à cette maison !

Aussi quand l'hôpital auxiliaire numéro 265 eut été fermé, quand la maison eut recouvré sa destination première, il ne s'en désintéressa point ; tant s'en faut. La réorganisation de la Bibliothèque devint l'une de ses préoccupations. Et c'est

ainsi que l'idée lui vint de léguer à la Bibliothèque Thiers sa collection, son admirable collection de livres, de documents, d'estampes et d'objets napoléoniens.

Vous allez avoir dans quelques instants le plaisir d'entendre le bibliothécaire même de la Bibliothèque Thiers, mon collègue et ami, M. Henri Malo, le savant historien, le biographe très informé de M^{me} de Girardin, exposer et souligner devant vous l'importance, l'intérêt et la valeur savante de la collection d'ouvrages. Qu'il me soit cependant permis de rappeler brièvement les circonstances de l'entrée de ces livres dans la Bibliothèque.

D'après les termes du legs, la Bibliothèque Thiers devait recevoir les livres napoléoniens, mais M^{me} Frédéric Masson a interprété ces termes de la manière la plus étendue. Les événements qu'il préparait et expliquent l'avènement de Napoléon ont été exposés dans quantité d'ouvrages que M. Frédéric Masson possédait, de même qu'il avait rassemblé quantité de livres, de brochures, de fragments de journaux sur les conséquences immédiates et lointaines du règne de l'Empereur. Tous ces ouvrages ont été libéralement compris dans le legs. Si gigantesque que soit l'arbre, on n'a voulu en séparer ni les racines profondes ni les rejetts éloignés.

Voilà un premier motif de reconnaissance. Et en voici un second. D'après les dispositions prises par son mari, il eût été loisible à M^{me} Frédéric Masson de conserver par devers elle ces livres, dont elle s'est toujours vue entourée et qui constituaient le décor familial de sa vie. Mais faisant abstraction de ses convenances personnelles, elle a voulu que ces bons et utiles instruments de travail fussent mis sans délai à la disposition des lecteurs. Dès que les formalités légales eurent été accomplies, nous avons donc été invités à venir

choisir les ouvrages désignés par le legs. Les deux bibliothèques, fruit de toute une vie de travail, nous ont été ouvertes de la manière la plus complète et j'ajouterai la plus gracieuse, à Paris la bibliothèque de l'hôtel de la rue de la Baume, à Asnières-sur-Oise la bibliothèque du Clos des Fées, si heureusement disposée pour le travail, et d'où, au cours de ses longues et laborieuses séances, M. Frédéric Masson posait sa vue sur le paysage exquis, le parterre à la française, avec sa sobre ornementation de beaux vases, les grandes allées d'arbres et à l'horizon la paisible vallée de l'Oise.

Voilà donc comment le grand salon où pendant de si nombreuses années Thiers a reçu les personnages les plus célèbres de la société parisienne a maintenant pour hôtes permanents les livres de M. Frédéric Masson. Vous allez pouvoir les considérer à loisir, disposés selon les décisions prises par les membres de la commission de la Bibliothèque, M. Hanotaux, son président, et M. Omont, son secrétaire.

Concours empressé, largeur d'esprit, générosité, telles sont les conditions dans lesquelles il nous a été donné d'accomplir la tâche que l'Institut nous avait confiée.

Que M^{me} Frédéric Masson veuille bien agréer l'expression de notre profonde et respectueuse gratitude.

II

Dès que M. Louis Leger aborda les études slaves en 1864, la pénurie d'instruments de travail fut sa première remarque. Il existait bien la bibliothèque polonaise du quai d'Orléans, mais M. Leger n'entendait pas limiter ses études à la Pologne. Fort rares étaient alors dans nos bibliothèques les livres que pouvait consulter cet étudiant, d'espèce presque

inconnue il y a soixante ans, un étudiant français en langues et en littératures slaves. Il fut donc nécessaire à M. Leger de fabriquer son propre instrument de travail, et il commença à réunir cette collection d'ouvrages, qu'il n'a pas cessé d'accroître.

Il achetait des livres, quand l'occasion s'en présentait. Il racontait, par exemple, avec quelque complaisance, qu'il avait trouvé pour cinquante centimes dans la boîte d'un bouquiniste des quais la grammaire russe de Michel Lomonosov éditée par l'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg en 1755, ouvrage qui marque une date importante dans l'histoire de la langue russe. Il acheta plusieurs volumes à la vente de la Bibliothèque de son maître et prédécesseur au Collège de France, Alexandre Chodzko. Il se plaisait notamment à montrer la première édition du Dictionnaire serbe de Stanonovic, imprimée en 1818 à l'imprimerie des Mechitaristes, ces moines arméniens établis dans une des îles de la lagune de Venise.

Lié d'amitié avec beaucoup de ses confrères slavistes, il en reçut en hommage nombre d'ouvrages. Méjov, attaché à la Bibliothèque Impériale de Pétersbourg, lui donna l'énorme répertoire de la littérature russe qu'il publia de 1870 à 1889. Le Ragusain Valtasar Bogisic, qui fut correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques, lui fit présent d'un ouvrage fort rare, le Dictionnaire illyrien, italien, latin, du franciscain Joachim Stulli, publié à Raguse en 1806.

Du *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, publié à Pétersbourg et qui contient des études disséminées ici entre le *Journal des Savants*, la *Revue historique* et la *Revue archéologique*, M. Louis Leger fut pendant quarante ans le collaborateur régulier. Il possédait la collection complète

de cet excellent recueil d'érudition russe et il en était justement fier.

M. Louis Leger fut membre correspondant de la plupart des grandes sociétés savantes des pays slaves, de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, de la Société des Sciences et de l'Académie tchèque de Prague, des Académies des Sciences de Cracovie et de Belgrade, de l'Académie Sud Slave de Zagreb, de l'Académie des Sciences de Sofia.

Régulièrement reçues et soigneusement conservées par lui, les publications de ces Académies constituent un ensemble fort rare et sans égal dans toute autre bibliothèque parisienne.

Telles furent quelques-unes des origines de la collection de Slavica. Essayons maintenant d'en définir le caractère. Si M. Leger fut un spécialiste, il le fut au sens le plus large. Il s'intéressa à toutes les contrées qui constituent le monde slave. Il posséda avec une maîtrise exceptionnelle la pratique des langues qui s'y parlent et la science de l'ancienne langue liturgique, le slavon ; à ses réceptions hebdomadaires des Slaves habitant Paris, c'était un jeu pour lui de passer du russe au polonais et du tchèque au serbe. L'importance primordiale, que l'étude des langues tint dans sa vie, explique que la série des dictionnaires et grammaires soit particulièrement riche dans sa bibliothèque. Maître de toutes les langues slaves, il lui fut donné d'étudier dans l'original tous les grands littérateurs et sa bibliothèque contient les œuvres des représentants des littératures russe, polonaise, tchèque, serbe, croate, slovène, et bulgare. Il tenait, si l'on peut dire, tout le clavier. Pour étendre son information sur la biographie de ses auteurs, il s'était entouré des *Encyclopédies* publiées dans les pays slaves, dont il possédait une collection complète.

On trouve encore dans sa bibliothèque nombre d'ouvrages descriptifs des pays slaves, utilisés par lui dans ses voyages. Jamais savant ne fut moins sédentaire. De la Baltique à l'Adriatique il visita tous les pays où habitent des Slaves. Il retourna maintes fois en Russie et en Bohême. Il se flattait d'être un bon touriste. Il étudiait le pays, les monuments, les mœurs et rapportait des observations et des anecdotes, qu'il racontait avec verve et gaieté. Autant que Paris, Moscou et Prague lui étaient familiers. C'est par la capitale de la Bohême qu'il avait abordé le monde slave en 1864 et il lui en avait conservé de la reconnaissance. Il a écrit quelque part que l'un des endroits du monde où il se plaisait le mieux à s'arrêter et à rêver, c'était le vieux pont de Prague, le vieux pont de l'Empereur Charles IV, qui traverse la Vltava, que les Allemands nomment la Moldau. Le spectacle est en effet inoubliable. On chemine entre un peuple de statues érigé sur les parapets. Le fleuve est animé par de longs trains de bois qui descendent lentement de la forêt de Bohême jusqu'à l'Elbe. D'un côté on aperçoit la colline de Hraczany et le beau palais du roi Venceslas, de l'autre la tour de la vieille ville, sobre de lignes mais riche d'ornements, et sur laquelle de son regard d'historien, M. Louis Leger croyait encore voir les trophées sanglants que les Impériaux y accrochèrent après qu'ils eurent vaincu la noblesse tchèque à la bataille de la Montagne-Blanche et ruiné pour trois siècles l'indépendance de la Bohême.

Générale dans l'espace, je veux dire dans l'espace de la Slavie, la Bibliothèque ne l'est pas moins dans le temps. M. Louis Leger ne s'est pas enfermé dans l'étude d'une époque. Il a suivi les Slaves dans leur évolution séculaire. Il a écrit un livre sur leur mythologie. De nombreux épisodes de leur histoire pendant le moyen-âge ont retenu son attention.

Ses premiers travaux portèrent sur l'œuvre d'évangélisation des apôtres byzantins, Cyrille et Méthode, et sur le plus ancien chroniqueur de la Russie, Nestor.

Je le vois encore en 1903 ou 1904 arrivant tout animé à la bibliothèque de l'Institut et me disant : « Le monument va très bien ». Je n'avais pas besoin de lui demander de quel monument il s'agissait. Pouvait-il alors y en avoir un autre pour lui que le monument qu'avec le concours de son confrère Jules Lair, il avait pris à cœur de faire ériger à Crécy en souvenir du roi de Bohême, Jean de Luxembourg, qui se fit tuer au milieu des chevaliers de l'armée royale le 26 août 1346 dans les plaines de Picardie ?

Pourtant ce furent, me semble-t-il, la littérature et l'histoire des Slaves au XIX^e siècle qui eurent les préférences de M. Leger. Dans la belle *Notice* qu'il lui a consacrée en le remplaçant à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Aimé Puech a fait justement remarquer qu'il a excellé dans la *Variété* et dans l'*Essai*. L'étude circonscrite de la vie et de l'œuvre d'un littérateur, qu'il s'agisse des Tchèques Vacslav Tomek et Ladislav Rieger, ou des Slovaques Kollar et Schaffarik, ou du poète franco-serbe Marc Bruère-Desrivaux, voilà le cadre dans lequel M. Leger se sentait particulièrement à l'aise. Combien d'hommes et d'œuvres que nous ignorions nous a-t-il fait ainsi connaître !

La bibliothèque de M. Leger est l'image de sa vie littéraire et des études très variées qu'il poursuivit dans le très vaste domaine, où il se mouvait avec aisance.

Vous pourrez vous en rendre compte en parcourant la salle où ses livres, catalogués par M^{lle} Marie Zaba, sont conservés et à laquelle, par un juste sentiment de reconnaissance, son nom a été donné. Dans cette salle Louis Leger vous verrez aussi le buste du maître dû au beau talent de M^{lle} de Beaulieu.

Cette grande collection de Slavica est entrée dans la Bibliothèque quelques mois seulement après que nous eûmes le chagrin de perdre notre ami. Que M^{me} Louis Leger et ses enfants veuillent bien trouver ici l'expression de nos plus vifs remerciements pour le concours qu'ils nous ont apporté dans l'exécution des volontés du bienfaiteur de la Bibliothèque.

III

Par ces deux legs le nombre des ouvrages que possédait la Bibliothèque Thiers va être presque doublé. Dans deux ordres d'études, les études napoléoniennes et les études slaves, elle se place au premier rang des bibliothèques de Paris.

Au moment où elle grandit de la sorte, il est de notre devoir de rappeler l'œuvre des ouvriers de la première heure, de mon éminent prédécesseur à la Bibliothèque de l'Institut, M. Alfred Rébelliau, membre de l'Institut, et de mon collègue et collaborateur M. Marcel Bouteron.

Quand, au décès de M^{me} Dosne, l'Institut entra en possession de cette maison, elle était vide. Ce sont eux qui, avec les conseils de MM. Georges Picot et Léopold Delisle, dont il convient aussi de rappeler les noms, ont, si je puis dire, décidé l'être de cette bibliothèque, ont réuni de multiples collections d'ouvrages, dressé les premiers inventaires, et établi la forme du Catalogue. La voie était tracée si judicieusement que nous n'avons eu qu'à la suivre.

IV

Le jour de sa réception à l'Académie française, Renan faisait cette déclaration à ses nouveaux confrères : « Mes-

sieurs, je suis un bon académicien ». Combien nos deux éminents donateurs auraient été fondés à se décerner semblable éloge. Assidu aux séances, empressé aux travaux des Commissions, exerçant ponctuellement sa charge l'année où il présida l'Académie des Inscriptions, acceptant avec joie de la représenter aux fêtes de l'inauguration de la statue de Gogol à Moscou en 1909, M. Leger pouvait lui aussi se dire un bon académicien.

Quant à M. Frédéric Masson, quel plus éclatant témoignage de son dévouement à l'Académie française pouvait-il donner que d'accepter, en janvier 1919, après les quatre années de la rude campagne qu'il venait de faire, la charge glorieuse sans doute, mais combien lourde, de Secrétaire perpétuel.

Par le don de leurs collections à une des bibliothèques de l'Institut, ils ont manifesté leur attachement pour le corps illustre, auquel ils étaient fiers d'appartenir.

Ils ont obéi aussi au profond sentiment qui les animait l'un et l'autre : le patriotisme. Par tous les actes de leur vie ils ont montré combien ils aimaient la France. Ils avaient combattu vaillamment en 1870-71 pour défendre Paris contre l'armée allemande qui l'investissait. Après le traité de Francfort, ils ont travaillé ardemment chacun de son côté au relèvement national.

Il leur eût été pénible de penser que ces livres, les chers compagnons de leur vie, pouvaient être dispersés à travers le monde, franchir nos frontières et en quelque sorte désertier. Ainsi qu'eux-mêmes avaient tenu, ils ont voulu que leurs livres aussi, tinssent à leur poste. Si bien que nous pouvons dire sans exagération, que par le geste généreux que nous célébrons aujourd'hui, ils ont, même de l'au-delà, continué à bien servir le pays.

Allocution de M. Henri MALO

Bibliothécaire de la Bibliothèque Thiers

MESDAMES, MESSIEURS,

L'époque romantique vit éclore, entre autres nouveautés, une série abondante de coquets petits volumes, élégamment illustrés par les dessinateurs à la mode, et que l'on appela des *Physiologies*. L'ancêtre en fut sans doute la *Physiologie du Goût*, de Brillat-Savarin. Balzac ne dédaigna pas d'écrire la *Physiologie du Mariage*, et Sophie Gay, de sa plume malicieuse de mondaine effrénée, se chargea de la *Physiologie du Ridicule*. On sait qu'elle excellait à découvrir ceux de ses voisins.

Il est surprenant que parmi ces amusantes publications, aucune ne nous présente la *Physiologie des Bibliothèques* ; cependant, Dieu sait si la matière serait riche ! Il ne s'agirait guère des Bibliothèques publiques, qui à la vérité n'ont pas une âme individualisée, mais bien de celles formées par des particuliers. Le rapport d'une bibliothèque particulière à une bibliothèque publique est le même que celui d'une collection privée à un musée : la première seule porte l'empreinte d'une personnalité. Ici, l'élément humain entre en jeu ; il est, comme toujours, curieux, intéressant, instructif, et souvent amusant.

Une telle bibliothèque reflète l'âme de celui qui la forme, bien entendu s'il ne s'agit pas d'un nouveau riche qui achète les livres au mètre courant comme cela s'est vu, ou d'un

spéculateur qui achète indistinctement tout ce qui se publie en éditions originales ou en beaux papiers, et qui attend la hausse.

Si jamais bibliothèque a reproduit l'image exacte de l'esprit, des tendances et des goûts de son auteur, — car ainsi comprise elle est une œuvre, — c'est bien celle qui vient d'être installée nouvellement à l'hôtel Thiers, celle de Frédéric Masson. Il la commença de très bonne heure : il avait alors une vingtaine d'années ; et pendant plus d'un demi-siècle, il ne cessa de l'accroître, d'en combler les lacunes, avec une rare compétence technique, avec une ténacité qui ne faiblit jamais, et avec la volonté fixe de suivre le plan qu'il se traça dès le début.

Il savait acheter. Acheter un livre ne consiste pas simplement à décaisser une certaine somme pour se le procurer. Il ne suffit pas, pour découvrir celui que l'on cherche, de parcourir la longueur des quais depuis le Jardin des Plantes jusqu'à la gare d'Orléans, ni de dépouiller un catalogue de librairie. Il faut encore être doué d'un flair particulier, d'un œil prompt à deviner sous la couverture fripée ou fallacieuse l'ouvrage précieux, sous les lettres aux trois-quarts effacées le titre convoité. Il faut enfin avoir la chance, et l'on peut y aider : la chance est bonne fille ; elle favorise ceux qui la poursuivent comme la fortune sourit aux audacieux. Elle fut favorable à Frédéric Masson ; dans ses longues stations devant les boîtes des quais, le regard fureteur de son œil vif, noir et brillant s'infiltrait entre les piles de livres, découvrait la brochure rare et curieuse sous les amas de paperasses. Le long des colonnes des innombrables catalogues de bouquinistes qui lui passèrent par les mains, il s'arrêtait d'instinct au numéro qui devait l'intéresser ; il pointait, il faisait sa commande. S'il n'avait pas un besoin

immédiat de l'ouvrage qu'il achetait, il envisageait l'avenir :

— Ça peut toujours servir, disait-il.

Ça pouvait servir, surtout parce qu'il savait où caser sa nouvelle acquisition sur les rayons de sa bibliothèque, au point précis où l'utilité en devait le mieux apparaître dans le plan général qu'il avait conçu. Ainsi l'édifice se construisait pierre à pierre. Un jour, dans les derniers temps de sa vie, j'attendais dans la galerie qui précède son cabinet de travail ; une dame en sortit ; Frédéric Masson me fit entrer et me dit :

— Vous avez vu cette dame ?... Je viens de lui acheter le reste des papiers de Montholon... maintenant, j'ai tout *Sainte-Hélène* !

Je ne saurais exprimer la joie contenue qui fit vibrer ces dernières paroles. Elles suffirent à donner une idée des richesses que renferment les meubles où il a rangé ses papiers.

Il saisissait l'occasion lorsqu'elle se présentait, et ne la laissait pas échapper. Il s'entendait à ne pas donner d'un livre plus que l'objet ne valait. Il a payé un franc un exemplaire non coupé des *Pensées de Napoléon* recueillies par Balzac, sous le nom d'emprunt d'un marchand de bonnets de coton qui voulait se faire décorer. *Horresco referens*, Frédéric Masson en a coupé les pages vierges, parce qu'il aimait savoir ce qu'il y avait dans ses livres. Il a payé six francs un exemplaire de l'édition originale d'*Hernani*, habillé d'une reliure romantique. Quant à mener une négociation avec un libraire pour conclure un achat de quelque importance, je l'ai vu à l'œuvre ici même, et je n'oublie pas les profitables leçons qu'en de telles circonstances j'en ai reçues.

Qu'y a-t-il dans sa bibliothèque ?

Il y a toute sa documentation livresque, car je ne parle ici ni de ses papiers, ni de ses estampes, ni de ses bibelots, qui tous ont concouru à étayer son œuvre. Il y a les références qu'il ne mit pas en bas de page à partir d'une certaine époque ; il en a donné les raisons. Mais à examiner sa bibliothèque, on se convaincrait, si besoin était, de la solidité, de la richesse et de la variété de sa documentation.

Une des caractéristiques de son talent d'historien est l'art avec lequel il utilise les sources les plus neuves, les plus inattendues. Il se rallia à la théorie chère à Stendhal concernant l'importance du petit fait. Il sait que la chiquenaude d'un petit fait suffit à ébranler et jeter bas les plus imposantes hypothèses. Et ce petit fait, il le dénêche partout, avec une ingéniosité surprenante. Il n'en néglige aucun. Il le poursuit à travers d'énormes et rébarbatifs recueils de factums, de mélanges et de pièces diverses, comme à travers les sinuosités des comptes ; les invitations à un dîner, à une partie de chasse, à un bal, les listes des personnes qui s'inscrivent aux Tuileries, la chanson du jour, l'original d'une proclamation, un bulletin de vote, un bulletin de santé répandu dans le public lors de la maladie de Louis XV, un prospectus, une simple annonce, il s'est attaché à les recueillir ; on les retrouve parmi ses livres, les engraisant, les truffant. Tout lui est bon, car il sait tirer parti de tout. Le renseignement précieux, rare, inédit quoique imprimé et parce que dans une pièce introuvable, il l'a sous la main au moment où il en a besoin, car il a lui-même tout classé et dûment catalogué. Sur les sujets en apparence les plus divers, il a constitué plus de trois mille dossiers de coupures de journaux. Il a conservé depuis de longues années les lettres de faire-part concernant les personnalités mar-

quantes de la société parisienne, et les a classées par ordre alphabétique. Il a obtenu ainsi un vaste répertoire de familles françaises, susceptible de devenir un utile complément au *Dictionnaire des Familles françaises* de Chaix d'Est-ANGE, que la mort de son auteur a interrompu au quart de sa course. Il a souligné lui-même de quelle importance est pour l'historien la connaissance des tenants et des aboutissants de chacun, de ses relations de famille et de société. De bien petits mobiles, de mesquins intérêts personnels déclanchent le plus souvent les grands mouvements de l'histoire, qu'il n'est possible de juger sainement que si l'on en connaît les causes les plus intimes.

Voilà la palette où Frédéric Masson a pris la couleur qu'il donne à ces récits, le pittoresque qui les rend si savoureux, la vie qu'il leur insuffle. Car c'est le petit fait qui donne la couleur, le pittoresque et la vie. Les événements n'existent qu'en fonction des hommes, et l'homme est la base et l'aboutissement de l'étude historique, puisque c'est lui qui a fait l'histoire. Voilà pourquoi l'historien qui ne sait pas deviner l'homme sous le document accomplit une œuvre vaine, souvent erronée, et toujours ennuyeuse.

Frédéric Masson est le spécialiste de l'histoire napoléonienne. Il a publié un livre sur le marquis de Grignan, un autre sur l'abbé de Bernis, mais ces deux incursions dans le dix-septième et le dix-huitième siècle constituent des hors-d'œuvre, d'ailleurs substantiels, dans l'ensemble de sa production. Le public est donc justifié à ne voir en lui que l'historien de l'Empereur, à s'imaginer que sa bibliothèque ne doit contenir que des ouvrages ayant trait directement à Napoléon et se rapportant uniquement à lui. Un coup d'œil jeté sur ses livres suffit à convaincre de leur erreur ceux qui pensent ainsi ; dans l'espèce, cette bibliothèque est sin-

gulièrement révélatrice des tendances intellectuelles de celui qui l'a formée.

En effet, à part un certain nombre d'ouvrages sur le dix-septième et la première partie du dix-huitième siècle, — celle qui est antérieure à la mort de Louis XV, — si Frédéric Masson a réuni des livres concernant les origines immédiates de la Révolution, sur le Directoire, le Consulat et l'Empire, il eut grand soin de ne pas négliger la période postérieure qui embrasse tout le dix-neuvième siècle, et qui s'y rattache étroitement. Et ceci est très clair : il n'est pas le spécialiste qui se renferme rigoureusement dans les limites les plus étroites de son sujet, qui impose des bornes à sa connaissance, et inflige des ceillères à sa vision. Il sait trop bien quelles erreurs d'appréciation résultent de ce système, quelles inexactitudes dans les plans, quel gauchissement des valeurs, et par suite quelles déformations de la vérité. Il est persuadé au contraire que l'on ne peut situer exactement son sujet que si l'on en possède les alentours, et qu'à côté on trouve autant de renseignements utiles que dans ce sujet lui-même. Ce travail auquel il s'est livré n'est guère apparent dans son œuvre ; il le dissimule avec raison ; et c'est pourquoi l'on y devine difficilement la somme considérable de connaissances qu'il avait acquises en dehors et au-delà de sa spécialité.

Il le fallait d'autant plus que la figure qu'il avait choisie domine non seulement son époque, mais encore le siècle qui suivit. N'est-il pas caractéristique à cet égard que l'ancienne *Revue des Etudes napoléoniennes* ayant changé récemment son titre en celui de *Napoléon*, a cru devoir ajouter en sous-titre : *Revue du dix-neuvième siècle* ? Frédéric Masson y eût souscrit. S'il avait réservé un coin de sa bibliothèque à un fonds d'ouvrages, même du dix-septième siècle, rela-

tifs aux questions religieuses, n'est-ce pas parce qu'il entrevoyait la nécessité de se pénétrer des doctrines et des tendances avec lesquelles Napoléon fut aux prises, lorsqu'il institua le Concordat ?

La curiosité naturelle de son esprit l'a certainement poussé à élargir le cadre de son sujet, mais aussi, et surtout, la compréhension vraie, l'intelligence exacte des nécessités et des conditions de l'étude de l'histoire. S'il n'est pas le spécialiste étroit que d'aucuns pourraient croire, il n'est pas non plus le spécialiste universel, comme il s'en trouve, dont les généralisations sont parfois inquiétantes : il est l'homme qui a cherché à savoir tout ce qu'il fallait savoir, et même un peu plus, pour posséder la compréhension parfaite et totale de son sujet. Et c'est à l'examen de sa bibliothèque que nous devons de pouvoir le considérer sous cet aspect, qui grandit sa figure d'historien.

Réunir une telle masse de livres, de brochures, de placards, de documents de toutes sortes, ne suffit pas. Il faut encore la disposer de telle sorte qu'elle soit utilisable ; il faut la classer, il faut la cataloguer. Ainsi seulement elle deviendra l'instrument de travail qu'elle doit être. Pour Frédéric Masson, le livre est avant tout un outil ; il fut bibliophile à certains égards, et prouva qu'il savait ce qu'est un beau livre, mais sa prédilection n'est pas là.

Il considéra trois aspects principaux sous lesquels une question pouvait se présenter : l'événement, le lieu, et l'homme. D'où trois grandes divisions.

1° Une série comprenant les événements rangés sur les rayons par ordre chronologique, depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'aux premières années de la Troisième République.

2° Une série comprenant les ouvrages relatifs aux pays

étrangers, aux provinces, aux départements, aux villes de France, et rangés sur les rayons en ordre alphabétique.

3° Une série relative à une incroyable quantité de personnages, des plus illustres aux plus obscurs, ayant tous joué un rôle, et disposés sur les rayons également en ordre alphabétique.

Chaque événement, chaque localité, chaque personnage a donc son dossier. Pour un personnage, ce dossier comprendra éventuellement les livres qu'il a écrits, ceux que l'on a écrits sur lui, le catalogue de sa vente si l'on vendit sa bibliothèque ou ses tableaux, l'inventaire de son mobilier, des faire-part, des lettres autographes, les articles que revues et journaux lui consacrèrent, en somme tout ce qui peut servir à reconstituer jusqu'aux moindres détails de son existence. Pour les localités, même procédé : aux monographies, aux descriptions géographiques ou historiques s'ajoutent des études économiques, des actes notariés, des programmes de fêtes, d'inaugurations de monuments. La vie d'une bourgade, d'un château dort sur ce rayon de bibliothèque, prête à s'éveiller au premier appel, et à reprendre sa physionomie active d'hier ou d'il y a cent ans.

Outre ces trois grandes séries, Frédéric Masson avait constitué la série religieuse à laquelle j'ai précédemment fait allusion, et enfin celle qui concerne spécialement Napoléon et les membres de sa famille, toujours classées sur les rayons par ordre alphabétique.

Les livres disposés de cette manière, il n'avait pas besoin de fiches ni de cotes pour les découvrir à leur place ; mais il lui en fallait pour savoir ce qu'il possédait, il lui fallait des fiches-matières. Il les rédigeait lui-même ; il en a laissé des milliers ; tout, depuis l'ouvrage en vingt volumes jusqu'au simple article de journal, a été fiché par lui. Cet énorme

travail constitue à lui seul une abondante mine de renseignements. M^{me} Frédéric Masson, qui a interprété avec le plus grand libéralisme le testament de son mari, a bien voulu l'adjoindre au legs qui a été fait à l'Institut de France.

Ainsi la bibliothèque de Frédéric Masson formait un tout dont on saisit maintenant l'unité. On pourrait la définir : un immense dictionnaire dont les articles peuvent comporter jusqu'à trente ou cinquante volumes, brochures et documents divers, et je ne parle pas de la partie iconographique qui présente un développement considérable.

On le voit, cette bibliothèque est bien une œuvre, que son auteur a mis cinquante-cinq ans à réaliser. C'est un instrument de travail hors ligne pour l'étude de la fin du dix-huitième et de la totalité du dix-neuvième siècle, très riche pour la Révolution et l'Empire, très riche pour la révolution de 1848, car Frédéric Masson ayant eu son père tué aux Journées de Juin, s'attacha à recueillir nombre de documents sur le mouvement qui fonda la deuxième République; abondant enfin sur les autres époques de cette période tourmentée, jusques et y compris la chute du second Empire et la Guerre de 1870-71.

Il reste à mentionner la série des dictionnaires, des recueils d'autographes, des annuaires, des almanachs ; les périodiques dont il y a pour le premier Empire une collection de la plus grande rareté ; un fonds de livres de médecine, un autre de beaux-arts, et enfin une importante série qui comprend toute la littérature du XIX^e siècle, poètes, romanciers, essayistes, ce qui ouvre une vue nouvelle sur l'étendue de ses goûts et de ses connaissances.

La Bibliothèque qui ne forme qu'une partie du magnifique legs Frédéric Masson, comporte 30.000 volumes entrant exactement dans le cadre de la Bibliothèque Thiers. Ils

s'ajoutent aux 50.000 qui s'y trouvaient déjà, formant un total de 80.000 volumes susceptibles, par leur spécialisation et par la rareté de certains exemplaires, de rendre aux historiens les plus signalés services.

Le Clos des Fées... une maison bourgeoise d'il y a cent ans, aux lignes sobres, à la physionomie accueillante ; un grand jardin planté de beaux arbres, une vaste pelouse où éclate le rouge des géraniums, où, deci, delà, se dressent sur des socles des vases de pierres aux courbes gracieuses ; des rosiers et des vignes vierges grimpent aux treillages découpant leurs losanges sur les murs des communs. Sur la droite, une allée de cloître, une haute voûte formée de ramures qui se rejoignent, nef de cathédrale propice à la méditation s'ouvre sur une trouée lumineuse, sur un paysage enchanteur : ce sont des verdure et des champs ; au loin, un ruban d'argent se déroule, clair ou teinté de rose lorsque le jour tombe. le cours sinueux et paisible de l'Oise ; au fond du tableau, des collines modérées découpent sur un ciel d'Ile-de-France leur silhouette élégante qui borde le paysage, l'empêche de fuir, et le finit.

Le Clos est bien nommé : il fallut des fées pour réaliser cette grâce, cet équilibre, cette harmonie ; des fées ont imprégné ces choses du charme apaisant et souverain qui s'en dégage.

Une porte s'ouvre, déclanche un carillon qui tinte avec des sonorités familières, dont les ondes se prolongent avant de mourir doucement. Frédéric Masson est entré dans son cabinet de travail. La fenêtre ouvre grande sur la splendeur du paysage. C'est ici le seul luxe. Un buste de l'Empereur, un buste du Prince Impérial figurent un symbole plutôt qu'un ornement. Du plancher jusqu'au plafond, des rayons, simples planches de sapin, où les livres se pressent, tous

consacrés à la personne de Napoléon et à sa famille. Deux casiers, en bois de sapin également, supportent l'armée innombrable des fiches, qui s'alignent comme des sections de fantassins dans des boîtes de dimensions égales. Un large bureau chargé de dossiers et de volumes. Rien qui puisse distraire l'attention, rien que l'austérité qui convient au travail, à la noblesse et à la force de la Pensée. C'est ici le chantier de l'homme de lettres. C'est ici qu'il accomplit le formidable labeur de sa vie, dont on demeure stupéfait lorsqu'on en veut prendre la mesure.

Il suffit de franchir le seuil d'une petite porte pour se trouver dans le maquis de la bibliothèque : coins et recoins formés par les épis combinés de manière à ne pas perdre un atome de place. Ici encore, du plancher au plafond, les rayons sont chargés de livres, de brochures, de paperasses. Nul ne se douterait au premier aspect que ce fouillis est parfaitement ordonné, et que sans une hésitation, on peut y mettre instantanément la main sur le volume, sur la feuille volante que l'on cherche.

Ici, le maître historien passe des heures, passe des journées qui fuient dans cette plénitude de joie que donne le travail, et le travail seul. Il vit dans le rêve qu'il s'est créé. Ce ne sont plus des planches de sapin chargées de livres, des casiers chargés de boîtes de fiches qui l'entourent : ce sont les splendeurs des Tuileries et de Saint-Cloud, de Compiègne et de Fontainebleau ; c'est l'imposante solennité du Sacre ; c'est l'intimité de la Malmaison depuis la gaité des parties de barres où le Premier Consul met habit bas pour mieux courir, jusqu'à la fin mélancolique de la souveraine déchu. Il perçoit l'écho du fracas des victoires, et de l'éroulement formidable où l'Aigle s'abattit dans une plaine boueuse de la Belgique ; il perçoit le bruit monotone des

flots qui battent le rocher maudit ; il entend le glas, il revoit la pompe funèbre qui accompagnent le dernier voyage, l'ultime station sous le dôme doré des Invalides.

Certes son âme a passé dans les livres qu'il a écrits, mais n'en est-il pas resté des lambeaux après les livres qu'il a aimés, qu'il a maniés, qui furent les amis fidèles, les compagnons de toute son existence ? Les voici de par sa volonté dans l'asile qu'il leur avait choisi. Par eux, son souvenir rejoint dans cette maison qu'il a aimée aussi et où déjà il avait laissé une autre part de lui-même, le souvenir d'un autre historien qui comme lui consacra son œuvre à la grande figure de l'Empereur.

Et il est bien que se trouvent réunies ainsi les mémoires de ces deux bons ouvriers de Lettres, de ces deux maîtres de l'Histoire, qui ont fixé pour la postérité, comme un exemple et comme une leçon, le souvenir des gloires et de la grandeur de la France.

M. le Président a ensuite exprimé la gratitude de l'Institut envers les légataires de ces deux fonds, et insisté sur l'enrichissement considérable qu'ils apportent à la Bibliothèque Thiers.

Puis les personnes présentes se sont répandues dans la Bibliothèque. Elles ont visité la chambre de M. Thiers, son cabinet de travail et les salles de lecture, où avaient été exposés des documents relatifs à la vie de M. Thiers, portefeuille ministériel, dessins, caricatures, et à l'histoire de l'hôtel.

On s'est séparé vers quatre heures.

Imprimerie
GUILLEMOT & De LAMOTHE
18, rue Turgot, Limoges
— 1926 —
Même maison à Paris

Imprimerie
GUILLEMOT & De LAMOTHE
18, rue Turgot, Limoges
— 1926 —
Même maison à Paris
